

"La prisonnière du Shéol", par Chantal Marty

jeudi 12 juillet 2007 Par Denis Lebioda, dans [Témoignages -# 102](#) - [Fil RSS](#)



Chantal Marty, malade, atteinte d'hypersensibilité chimique multiple, et de sensibilité aux ondes électro-magnétiques, est également devenue hypersensible à la lumière.

Du fond de sa maison "transformée en pré-tombeau", elle nous offre ce très beau texte . Une réflexion riche et profonde sur "le progrès", ce qu'il nous apporte, et ce qu'il nous retire...

L'isolement dans lequel ma double maladie ([mcs](#) et [sensibilité aux ondes électro-magnétiques](#)) m'enferme est dur à supporter !

Du fond de ma maison transformée en pré-tombeau, et dans laquelle je ne peux pour l'heure, et pour les mois qui viennent, ni lire ni écrire, savez-vous ce qui me manque ? Ce ne sont ni les ordinateurs, ni la télévision, ni même les livres. Ce sont d'abord mes semblables, les êtres humains. C'est la nature, la lumière du jour.

J'aimerais voir des gens, les écouter, les toucher, les sentir.

Je voudrais désherber mon petit jardin.

Je voudrais marcher pieds-nus dans un ruisseau qui glougloute, plonger la tête la première dans un lac boueux sous les sapins, sauter dans les vagues, rouler dans le sable, dans l'herbe.

Je n'ai pas envie de monter dans un ascenseur puant le désodorisant, d'arpenter l'asphalte et le béton, de pousser un caddie dans un supermarché. Juste faire mon petit marché bio et refaire le monde avec mes amis producteurs.

J'aimerais quand je sortirai, si je sors, que les vaches aient remplacé les troupeaux de voitures sur les parkings, que les autoroutes aient disparu.

J'écoute un peu la radio. J'apprends à méditer. C'est difficile. On ne sait pas faire le vide et le silence dans nos cervelles saturées d'informations. J'aurais dû apprendre plus tôt et je saurais aujourd'hui voler dans ma tête avec l'oiseau, frémir avec le feuillage des arbres, rentrer sous la terre avec la fourmi chargée d'une miette aussi grosse que moi ?

J'aimerais apprivoiser la mort.

Qu'avons-nous fait de la vie ? J'ai trop d'objets dans ma maison, trop de linge, trop de vaisselle, trop de vêtements, trop de livres, trop de tout ! On peut se contenter de si peu !

Le soir, pour ma promenade nocturne, je vois les escargots, corps bien tendus, traverser l'allée. Mon mari ne les voit pas. La lumière artificielle est une drogue, comme le sucre : on l'augmente sans cesse, perturbant le rythme jour/nuite et aveuglant nos yeux à tout ce qui vit. Réduire l'énergie ne consiste pas à fabriquer de nouvelles lampes mais à réduire le nombre de sources lumineuses et à vivre au rythme des jours et des saisons.

Je m'interroge sur le "progrès". Sommes-nous plus heureux que les Amérindiens dans leurs tipis ? Non, certainement pas. Les sciences, chimie et technologie, qui m'ont rendu malade sont impuissantes à me guérir. Une alimentation adaptée, une bonne hygiène de vie et de banals clystères depuis l'enfance m'auraient évité bien des avatars de santé, et je ne serais certes pas dans l'état où je suis.

Je me penche sur mon passé et sur la façon dont le progrès technologique m'a happée. J'ai chanté a capella, sans musique ni micro, pendant des années, dans des tas de circonstances, en privé et en

public, dans des maisons de retraite et sur des scènes diverses, en extérieur comme en intérieur, jusqu'au Coryphée du Banquet de Platon, devant des parterres de 400 lycées des banlieues Est de la capitale, de Montpellier, de Toulouse. Le public m'écoutait, une écoute comme je n'en ai plus connue depuis ce temps, soutenue, profonde, silencieuse, recueillie. J'étais libre. Je suivais mon rythme intérieur, connectée à la richesse de ce silence.

Puis j'ai voulu professionnaliser : musiciens, sono. On m'a dit : "respecter le rythme des musiques écrites te rendra libre". Je pense maintenant que non. J'aurais dû m'écouter, me faire confiance, oser imposer professionnellement ce que je sentais, ce que j'étais. J'y ai perdu ma spontanéité et le côté sacré, la relation magique avec le public telle qu'il me l'exprimait après chaque spectacle.

J'y ai gagné (?!?!!) en échange une succession d'overdoses d'électricité et de lumière. Il m'est arrivé de ne pas pouvoir chanter à cause des projecteurs.

Plus encore, quand j'ai commencé à prospecter pour le premier spectacle professionnel (sur Louis Aragon, avec Lone Kent, excellent musicien) je dupliquais manuellement à l'unité une bonne maquette réalisée en studio sur un vieux magnétophone et j'écrivais tout à la main, titres, dossiers, courrier... Nous avons pas mal tourné dans toute la France.

Plus tard, le progrès venant, je me suis équipée d'un ordinateur, CD, super-pochettes, tout imprimé, dossiers impeccables, jusqu'à un site internet. Je me suis procuré un téléphone-fax et un téléphone portable. J'y ai achevé ma santé et la prospection est devenue de plus en plus difficile. Les programmeurs sont submergés et n'arrivent même pas à tout regarder.

J'ai donné l'exemple de la musique, mais à bien y réfléchir, dans tous les domaines tout ce "progrès" ne m'a servi à rien, m'a pris de plus en plus de temps sans rien me donner en échange.

Je ne suis pas passéiste. Je trouve seulement que nous avons perdu tout discernement dans ce mythe du progrès.

Cet ordinateur me sert encore par personne interposée (c'est ma soeur qui tape) à communiquer avec vous mais j'aimerais tellement mieux vous voir en chair et en os. J'imagine chacun d'entre vous dans ma tête, en fonction de ce qu'il écrit, et je dois sans doute être très loin de la réalité.

J'ai connu la glacière en bois avec un casier de métal dans lequel le glacier glissait tous les matins un gros bloc de glace. On en cassait de petits morceaux pour les sucer. C'était bon. Elle était belle, SILENCIEUSE, inoffensive et entièrement biodégradable. Et la glace était peu chère.

J'ai connu la lessiveuse grise bouillonnant de mousse sur la flamme et qui sentait bon, les vieux lavoirs où ma grand-mère frottait les torchons sur une planche avec une grosse brosse. Nous courions autour en écoutant parler les femmes et chanter les oiseaux.

Je ne l'ai pas rêvé, tout ça !

J'ai été lavée au milieu du jardin dans le grand baquet de fer, douchée par le vieil arrosoir chauffé au soleil.

Je me souviens de toilettes en bois au fond du jardin de grand-père dans lequel nous ne traînions pas pendant l'hiver.

L'eau est arrivée du puits sur l'évier pendant longtemps avec le tuyau d'arrosage mais la cuisinière à bois avait un réservoir muni d'un robinet d'où coulait une eau bien bouillante.

La cafetière toujours chaude sur un coin du fourneau.

Le moulin à café en bois entre les cuisses, qui ne voulait pas y rester, le presse-purée, le balai, le tapis frappé sur l'herbe d'où s'envolait la poussière.

La TSF et une lampe légère au plafond.

Mon grand-père et ma grand-mère sont morts à plus de 80 ans. Mon père et ma mère ont 87 et 85 ans.

Je suis plus malade qu'eux. Aucun n'a de maladie d'Alzheimer, et pourtant ils ont cuisiné dans l'aluminium toute leur vie.

Quand et comment la folie électrique a-t-elle pris le monde ?

L'électricité ? Elle ! Elle servait pour le tram qui descendait la Côte Pavée et elle a suppléé très vite la vapeur du train qui nous emmenait en vacances, mais là, c'était un bon progrès... Quoique ! Pour les Amérindiens le train était déjà une monstruosité.

Et sur le fond cette frénésie de vitesse ne nous mène nulle part et a détruit paradoxalement tout l'élan vital de nomadisme vrai de l'Homme. Et on est en train, à vouloir les sédentariser, de détruire les derniers Nomades.

Notre maison, en haut de la Côte Pavée, devenue depuis un affreux quartier résidentiel qui mène à la voie rapide, jouxtait les pâturages et nous allions en bande y voyouter.

Et le bonheur, adolescente, de descendre la Garonne sur une chambre à air de camion gonflée à bloc par de braves garagistes.

Maintenant la Garonne charrie des poissons crevés.

Nous marchions trois ou quatre kilomètres pour aller au cinéma voir d'Artagnan ou Sissi. J'ai toujours aimé le cinéma ! Le mode de projection n'est pas toxique comme la télévision et l'on partage un moment d'émotion avec des inconnus. On se sent pour un instant fraternel. Du moins autrefois dans ces vieux cinémas si peu sophistiqués et où les sièges se relevaient tous ensemble.

A l'entrée en sixième, on nous offrait un beau cartable en cuir qui, maintes fois réparé, durait jusqu'à la Terminale. Un progrès les horreurs en synthétiques de nos bambins, bardées de fermetures éclair qui craquent sans arrêt et puent le pétrole ?

Un paire de patagaz l'hiver, de nus-pieds l'été et sandalettes pour le dimanche, le tout en cuir.

Je crois que la publicité en direction des enfants était alors interdite. Un progrès, sa généralisation qui vise même les tout-petits ?

On allait à la Poste pour téléphoner. Le facteur passait deux fois par jour. Et l'on nous portait un télégramme s'il y avait urgence ou si on voulait nous joindre au téléphone.

Qu'avons-nous fait ?

Qu'avons-nous gagné ?

Où allons-nous ?

Pourquoi ?